

Franck Venaille

Verlaine Paul

VERLAINE PAUL

Opéra en 15 scènes
de *Georges Bœuf*
Livret : *Franck Venaille*

20 h 30 29 31 octobre 03 novembre 1996
15 h 30 03 novembre
Opéra de Nancy Lorraine

Direction musicale : *Michel Swierczewski*
Mise en scène et décors : *Antoine Bourseiller*

PAUL VERLAINE: *François Le Roux*
LA MÈRE: *Marie-Ange Todorovitch*

23 25 et 27 février 2001 : Opéra de Marseille

*Quand Marco dansait, sa jupe moirée
Allait et venait comme une marée,
Et, tel qu'un bambou flexible, son flanc
Se tordait, faisait saillir son sein blanc :
Un éclair partait. Sa jambe de marbre,
Emphatiquement cynique, haussait
Ses mates splendeurs, et cela faisait
Le bruit du vent de la nuit dans un arbre
Quand Marco dansait.*

Un jour François Le Roux m'a dit : « Pourquoi ne m'écrirais-tu pas un Verlaine ? » J'étais témoin de sa passion et de sa connaissance profonde de la mélodie française, je savais qu'il traquait toutes les versions musicales des poèmes de Verlaine (de Debussy à Léo Ferré, de Reynaldo Hahn à Fauré, de Georges Brassens à Varèse) et je me lançai donc. Dès lors, François fit semblant d'avoir oublié sa « commande ». Plus jamais nous n'évoquâmes ce sujet. Je me transformai en Da Ponte qui écrivait, de nuit, pour Mozart. Bientôt j'adressai à celui qui, pour moi, est le plus grand Pelléas contemporain, les scènes d'un livret que je traitai tel un projet purement théâtral, écrit toutefois pour la voix et la présence scénique d'un baryton dont j'admirais l'art. Il me fallut tricher. Verlaine – et cela est important – était, se voulait laid. François, cela se sait, ne l'est pas. Voilà comment s'écrit un texte : dans le décalage voire le mensonge ! J'en tenais pour l'impair, Verlaine oblige, et parce que j'avais en tête ce chiffre quinze qui est la structure dramatique d'un de mes opéras préférés : le *Wozzeck* de Berg ! Le travail avançait. Je n'aurais pas mis en chantier *Verlaine Paul* si je n'avais pas travaillé, autrefois, pour le cinéma, si je n'avais pas écrit quelque chose ressemblant à une pièce de théâtre, si l'opéra n'était pas une de mes passions, surtout peut-être si Verlaine n'avait pas fréquenté des lieux qui me hantent : la grande et morne plaine qui conduit à Bruxelles, ces rives de l'Escaut qu'arpentèrent « deux soulots » (la formule est de Germain Nouveau et s'adresse bien sûr à Verlaine et Rimbaud). D'emblée j'avais une idée fixe : que l'opéra fasse tourner Verlaine autour de l'astre Rimbaud mais que celui-ci demeure muet. J'inventai des scènes puis je vérifiai chez les biographes reconnus qu'elles étaient authentiques. Ainsi Verlaine devint une sorte d'ami dont les frasques me touchaient et il m'arriva de songer à Claudel afin, par réaction, de mieux prendre mes distances par rapport à la conversion du buveur d'absinthe. J'écrivais scène sur scène, hanté par cette idée fixe : c'est du chant ! Tout doit s'entendre ! L'écriture doit être au service de la musique à venir et se faire modeste. Un jour François me dit qu'il était d'accord sur tout. Il me prévint ensuite qu'il avait son compositeur. Un jour François Le Roux m'avait dit : « Pourquoi ne m'écrirais-tu pas un Verlaine ? »

F.V.

C'était dans un pays morne et sans beaucoup de joie. L'hôtel était immense, secret et quasi vide. Maeterlinck eût dit de lui que l'on y entendait seulement pleurer des âmes. Chaque nuit, j'écrivais le dialogue des scènes que le réalisateur du film tournerait le lendemain. Cela tenait du rite. Je tapais plusieurs feuillets que je glissais ensuite sous la porte de la chambre de l'homme exigeant. Après qu'il eût réglé vingt problèmes techniques, administratifs, financiers et humains, il s'installait près de moi. Il avait tout lu, annoté, souligné, rayé, raturé. Nous parlions à voix basse, peut-être par timidité, sûrement pour ne pas nous heurter de face. Chacun respectait et aimait le travail de l'autre mais une sorte de code secret faisait que, toujours, l'écrivain, finalement, s'inclinait.

Ainsi je fus un écrivain nocturne. Celui qui, tel un enfant, écrit sur la buée des vitres un texte que les passants matinaux découvriront dès l'aube. La nuit est-elle faite pour l'écriture ? Qu'apporte-t-elle de spécifique ? Est-ce dans la solitude nocturne que l'écrivain va chercher et trouver sa langue, son rythme, ses ruptures de ton ? L'homme exigeant, puritain et sévère dormait peu. Ensemble, nous fixions sur les murs de ma chambre les feuillets que je venais d'écrire. Le texte apparaissait, libre, nu, fragile. Le réalisateur m'expliquait où serait fixée la caméra, ce qu'elle devait montrer, cacher. Nous percevions déjà ce ronronnement magique qui suivait immédiatement le mot : « Moteur ! »

Ainsi je fus un écrivain de la nuit. Ainsi j'écrivis pour un autre. De tout cela naquit un peu de plaisir, beaucoup de souffrance et de blessures d'orgueil. Nous approchions de l'aube et je changeais encore l'emplacement d'un mot. Ecrivain de la nuit, je livrais à un autre, des facéties et des douleurs intimes, des rêves, un chagrin de vivre qui m'était personnel et dont il tirait des images mouvantes. « *J'écrirai pour Mozart la nuit en lisant quelques pages de "L'Enfer" de Dante* » confie Lorenzo Da Ponte. Sans cette expérience cinématographique, il me semble que je comprendrais moins le rôle exact de l'abbé vénitien dans la genèse des trois opéras mozartiens et pourquoi la nuit, tel un vaste décor secoué par le vent, y est tellement présente. En fait, peut-être faut-il l'expérience d'une vie pour comprendre la signification du travail de Da Ponte ! D'abord, qui est-il ? Un fils de pauvre ! Un humilié ! Dans quelle famille spirituelle se situe-t-il ? Dans celle de Casanova ou du bien étrange Cardinal de Bernis, tous deux hommes de fêtes nocturnes, de soupers galants, de débauches animées et souriantes qui sont comme un feu d'artifice que chaque corps, à lui-même, se donne. Comme tout vrai libertin, Da Ponte médite le jour sur ses affaires nocturnes. Mais, si je puis dire, son plaisir se dédouble puisque, invariablement, une partie de la nuit est liée à cet autre vice : l'écriture ! On dirait qu'il porte perpétuellement une cape noire qui lui permet, là, derrière ce cyprés, d'observer, de noter, de faire corps avec l'invisible. Voici son champ d'action. Ses adversaires ? Les courtisans, les aigris, les jaloux, les envieux ! Ses alliés équivoques ? Les tenanciers de salle de jeu ! Ses lieux de retraite ? Des alcôves ! Chaque nuit, notre homme invente et plagie c'est vrai, puisque l'époque le permet et, mieux, le propose. Mais l'obsession de la mort, la cruauté, l'esprit d'enfance et de facétie, le goût pour le défi voire la provocation, la mise en valeur du rôle essentiel de l'argent, tous ces thèmes récurrents, d'où viennent-ils, sinon de son expérience même, de sa propre vie, de l'usage qu'il fait de ses nuits légères comme un marzimonio de Venise ou, au contraire, lourdes comme l'épée qu'il lui faut porter pour se défendre. Ainsi, toujours, c'est l'écriture et l'écriture seule qui sort gagnante des combats qu'il mène. On ne saura jamais ce que Mozart et lui se disent, sur quel ton ils se parlent, quelles sont les causes profondes de leur commune fidélité. On ne saura jamais ce qui les émouvait, ce qui les faisait rire. On ignorera toujours quels mots, quelles phrases Mozart raturait, soulignait, encadrait, quels éclaircissements il exigeait, ce qu'il suggérait, ce qu'il demandait de taire. Personne ne nous dira quelle part exacte prenait, dans le texte initial, Eros, l'inquiétude métaphysique, l'esprit de révolte contre les puissants, la grâce, la quête de l'absolu. Personne. Les lettres de Mozart sont, à cet égard, peu explicites. Les *Mémoires* de l'abbé bien silencieuses. Un fait est certain : il s'agit d'une collaboration exemplaire. A nous d'en deviner les causes profondes : je veux dire, celles qui échappent même aux deux protagonistes !

En attendant, chaque nuit, l'abbé se met en scène. Le voici, installé dans un théâtre imaginaire et donnant la réplique. Don Giovanni ? C'est lui ! Don Alfonso ? Lui, encore ! Le comte Almaviva ? Mais il en prend les traits et le caractère. Lorenzo Da Ponte joue. Il est si doué que les futurs héros mozartiens trouvent là, âme et consistance. Tout cela repose sur un étrange secret créatif mais, après tout, ne fait-il pas nuit ! Ne sommes-nous pas dans ces heures, nerveuses, où les genres – drame et ou comédie – se mélangent, hésitent, ne cherchant qu'à plaire. Toute l'écriture de Da Ponte joue de la séduction. Il se doit, d'abord, de satisfaire Mozart. Et là, une fois encore, nous retompons dans le grand mystère. Pourquoi ce couple étrange fonctionne-t-il si efficacement ? Qu'est-ce qui permet au librettiste d'oser regarder en face le plus pur génie musical qui soit ? L'ombre ? Le vin ? L'enchantement des mots ? Des confidences dont nous ne saurons jamais rien. Rêvons ! On retrouve, ici, dans cet accord qui perdure entre les deux hommes, une parcelle de l'entente qui unit Leporello à Don Giovanni, Guglielmo à Ferrando, la comtesse à Cherubino. Lorenzo Da Ponte joue. S'il lit *l'Enfer*, c'est en fait pour mieux s'éloigner de ce voyage initiatique marqué par la souffrance, l'horreur, la cruauté. En même temps, il pressent que de tels sentiments se doivent d'exister dans les livrets mais gommés, suggérés, altérés, ramenés dirai-je, à l'esprit ludique du compositeur. Mozart est toute pureté, grâce et allégresse. Da Ponte le sait. Il a ses nuits entières pour tenter de s'aligner sur les souhaits du musicien. En attendant, comme sur une scène, il se doit d'imposer son personnage, fût-ce et surtout pour la postérité. Écoutons-le. « *Je m'asseyais devant ma table de travail vers l'heure de minuit : une bouteille d'excellent vin de Tokay était*

à ma droite, mon écritoire devant moi, une tabatière pleine de tabac de Séville à ma gauche. En ce temps-là une jeune et belle personne de seize ans, que je n'aurais voulu aimer que comme un père, habitait avec sa mère dans ma maison : elle entrait dans ma chambre pour les petits services de l'intérieur, chaque fois que je sonnais pour demander quelque chose : j'abusais un peu de la sonnette. » Da Ponte ment-il ? Da Ponte dit-il la vérité ? Ding et dong ! Dong et ding ! On se souvient peut-être que, dès la scène I des *Noces de Figaro* Suzanna et Figaro, dans leur second duo, évoquent la présence obsédante de ce petit objet que le comte utilise afin de faire venir Susanna auprès de lui et/ou d'éloigner Figaro. Ding et dong ! Dong et ding ! Nous sommes en train de prendre le poète vénitien en flagrant délit. Fantasma-t-il ? Non ! Il se contente d'assumer son rôle d'écrivain de nuit : jouer avec la vérité, faire rêver, supprimer toute référence réaliste. C'est là, dans ses *Mémoires*, que Da Ponte livre, après tout, le meilleur de lui-même. Il sait qu'il est entré dans l'Histoire. Il lui reste désormais à se faire plaisir. Désormais, je me demande moins quel fut son rôle exact auprès de Mozart. J'oublie ces feuillets qui passaient de main en main et, peut-être, étaient glissés sous des portes. Deux hommes ont travaillé ensemble, par trois fois. L'un d'eux a composé les opéras. L'autre les a écrits avec ses secrets, ses souvenirs, ses emprunts, toute sa ruse et son métier d'improvisateur. Toute la seconde partie des *Noces* avec leur chassé-croisé rempli de soupirs, de baisers volés, de jalousie et de moquerie, la scène de la mort du Commandeur, vieux géniteur transpercé par le phallus (à peine symbolique) de Don Giovanni, celle de la mort du séducteur s'inscrivent – et d'autres encore – dans la nuit. La fameuse nuit de l'écrivain Da Ponte. La nuit où deux hommes, à n'en plus finir, évoquaient l'art, l'écriture, la mort, la vie fulgurante. Fraternité ! Voici, peut-être, le mot qui convient pour évoquer les rapports entre Da Ponte et Mozart. Fraternité nocturne où tout est permis, même et surtout de se moquer de soi. Je me souviens : l'hôtel était immense et quasi vide. Un monde l'entourait. Un pays morne et sans beaucoup de joie. Celui de Maeterlinck, d'un poète qui, dans *Pelléas et Mélisande*, fait dire à Golaud : « et puis, la joie, on n'en a pas tous les jours » avant que Debussy, plus tard, mette sur ces paroles cette étrange musique qui semble devoir, sans cesse, s'arrêter. Ainsi naissent les opéras. Ainsi cohabitent celui qui écrit et celui qui compose. Je crois, vraiment, que *Pelléas* est une œuvre bicéphale construite, le jour, dans l'acharnement et l'intransigeance. Mais *Don Giovanni* ? Mais *Les Noces* ? Mais *Così Fan Tutte* ? Voici trois fois, dans autant de miroirs différents, le visage unique d'un génie. Mais, regardons bien là, dans l'ombre, cette silhouette penchée, voûtée dirait-on. Da Ponte ? Bien sûr ! L'homme des nuits blanches, des mots raturés et repris, de l'invention littéraire, celui qui *écrit l'opéra* et, à sa manière, nous empêche, nous, écrivains, de douter de la littérature.

Scène 1

Cela doit sentir l'éther et le phénol. Il s'agit d'une vaste pièce, nue, avec une seule fenêtre où pend un immense rideau blanc déchiré. Le parquet est ciré. On doit sentir une vie comme monastique. A la tête du lit, un immense crucifix. Une lampe à gaz éclaire l'ensemble. Tout autour du lit, Professeur, Médecins, Internes, l'ensemble du chœur, hommes en blouse blanche. Cela forme une sorte de pieuvre géante et l'on sait que Verlainne est couché, protégé peut-être, plus sûrement prisonnier.

LE CHŒUR

Que dit-il ? De quoi se plaint-il ? La soupe n'est-elle pas bonne et le lit chaud ?

Broussais

C'en est assez !

Quoi ! La fièvre encore ! Ah ! Le vieux est retors.

Vincennes

C'est une scène !

Hein ! Pourquoi ? On le sait bien que sa jambe est pourrie. Ici et là, l'après-midi, avec sa canne.

Tenon

Tout y est bon !

Que dit-il? Pourquoi se plaindrait-il? Il tient ici ses conférences. Hospice. Asile. L'harmonium est un peu essoufflé mais on ne lui demande pas de chanter fort.

A Cochin
Tous des saints!

Un mauvais rhume. Un peu de mieux aux intestins. Sa jambe le rendrait-il mélancolique?

Labrousse
Et tout s'émousse!

LE FOU

C'est un ennemi mortel de la Sainte Vierge!

LE CHŒUR

L'hydarthrose du genou nous guette nous aussi n'est-ce pas! L'arthrite rhumatismale rampe tout au long du côté droit. Mais n'est-on pas chez soi à l'hôpital? Ses lèvres, voici qu'elles bougent. Que dit-il? De qui parle-t-il?

Mouvement de va-et-vient dans le Chœur. Le lit apparaît. Verlaine est couché.

VERLAINE

Ô! La grande tache noire de la misère! Chaque matin ils viennent entourer mon lit de souffrance. C'est une modeste porte avec un drapeau au-dessus. C'est le lieu de la douleur et de la dérision. Sommeils! Sommeils! Vous vous êtes emparés de moi. Vous m'avez arraché l'enfant qui pesait si lourd. Ô! Cette grande tache noire qu'est la misère! Tous ces malades indifférents à la légende vivante que je suis, pas vrai! Quatre ans pleins d'hôpitaux, d'hospices et je n'oublie pas les asiles. J'aurai mangé ce pain jusqu'au bout. Ah! Je vous jette mes mains au visage. Ah! Je vous dis que la mort est devenue ivre de moi. Me voici résigné. L'apprentissage est terminé. Je suis tel un vieillard qui meurt en balbutiant: « Maman! Maman! » Médecine en chef, vous m'avez mis déjà la cire sur les yeux et dans les oreilles. Ô mon enfant Rimbaud, tu le sais, toi!

Noir.

Scène 2

L'intérieur d'une auberge. Dehors, la grande plaine ardennaise et ses villages: Bouillon, Paliseul. Le vent et l'immensité. Ici, des tables basses où des hommes et des femmes rient, fument et boivent. Le cabaretier, des paysannes, des journaliers wallons, luxembourgeois et italiens. Filles de salle et chemineau.

VERLAINE

Assis à une table, dos tourné, les mains posées à plat sur le bois.

J'ai vu le long corridor jaune où s'entassaient les malades. Ils viennent dit-on pour guérir. Cela sent l'iodoforme mais j'ai bien reconnu l'odeur: celle de l'angoisse! Je le verrai. Ils viendront pour vivre mais tous y mourront. Ils se tiendront dans le jardin de l'hôpital. Je crois même qu'ils auront très peur lorsque le médecin, très haut, dira leur nom!

LE CHŒUR

Ah / Ah! – Ah / Ah! Voici le temps des prémonitions. Le temps des rafales, des

averses et des larmes. Voici la grande plaine ardennaise en son couchant. Ah / Ah !
– Ah / Ah ! Ce fut par un soir affreux de février qu'il commença à boire.

LE CABARETIER

Déjà il ne se rendait plus à la messe ! Mais : livres obscènes. Vers orduriers. N'aimera les femmes que juste comme il faut !

LE CHŒUR

Ah / Ah ! – Ah / Ah ! Voici la *Via dolorosa* des plus intimes aveux. Tout juste des garçonneries partagées au lieu de demeurer solitaires. Ah / Ah ! – Ah / Ah ! Que fera-t-il contre l'angoisse de la chair ? Et qui lui apprendra à lutter contre elle ? Mon ami. Toujours plus jeune en cette peau d'archange ! Cher enfant si joli sous ses vêtements simples. Mais c'est qu'il deviendra méchant !

VERLAINE

Douleur !

LE CABARETIER

Il veut dire : « A boire ! »

VERLAINE

Moi, qui pleure !

LE CABARETIER

Foutaises ! Il veut de mes femmes perverses et savantes. Il aime les chemins creux des vagabonds pour s'y rouler avec des gosses aux cheveux courts et roux.

VERLAINE

Qui se lève et se dirige vers une autre table où il s'assied, face au public. Aussitôt une servante lui dépose une bouteille de genièvre et un verre.

Voici les pièges de la rime assonante. Ô cette souffrance si lourde à porter !

LE CABARETIER

Je traduis par : « Je veux prendre une cuite ! »

VERLAINE

Je ne dors plus ! Et comme ces nuits d'hiver sont longues et mornes, le chant des oiseaux trop bruyant pour celui dont la tête, déjà, est pleine de bruits. Je suis un sale type, traversé par des sentiments bas. Je suis un homme comme les autres. Il existe du soudard en moi et, qui sait, de l'enfant trop gâté devenu irascible. Suis-je vraiment un sale type ? Je voudrais que quelqu'un se lève et me réponde. Quel malheur d'être jeune ! Aimer me rend malade. Désirer un corps me foudroie. Ô miracle de l'Eros, pourquoi faire de moi ce fleuve si profond que ma pensée, lentement, s'y noie !

LE CHŒUR

S'y noie ! S'y noie ! Ah Ah ! – Ah / Ah ! – Cela veut dire qu'il va se mettre maintenant à avaler son aigre bière flamande. Ah / Ah ! – Ah / Ah ! C'est qu'il la veut sa cuite !

VERLAINE

Amour, quel nom te donner ?

LE CABARETIER

C'est sa manière à lui de demander l'absinthe !

VERLAINE

Jeunesse ! J'étais impossible en ce temps-là !

Un jeune homme se lève, se dirige vers Verlaine qui l'attire à lui et l'étreint. Le couple se serre avec violence et culbute à terre, dans la sciure de la salle.

LE CHŒUR

Ah / Ah ! – Ah / Ah ! Comme il l'attend déjà l'homme qui l'habillera en femme !
Comme il l'espère ! Ah / Ah ! – Ah / Ah ! En attendant, quelle tendresse ardente
pour le petit cousin !

Noir.

Scène 3

Un appartement parisien bourgeois, 26 rue Lécuse. Sur le canapé de l'un des salons plusieurs femmes sont assises et Verlaine – en redingote – est couché sur leurs genoux. Toutes sont habillées, coiffées, maquillées d'une manière semblable.

LA MÈRE

Mon enfant ! Mon petit ! Il a fait si lourd cette nuit et tu n'es pas rentré. Je m'inquiétais. Et puis j'ai entendu tes pas si lourds. On aurait dit que tu traînais le monde avec toi. Paul ! Veux-tu donc me faire mourir d'angoisse et de honte ? Ô, comme tu as chaud ! Ton front est brûlant. Souviens-toi comme, autrefois, j'es-suyais tes larmes. Tu es encore le même. Tu seras toujours le même. Mais c'est ta maman qui t'en supplie : cesse de boire ! Tu deviens fou et jaloux. Je ne reconnais plus mon petit garçon.

VERLAINE

Qui s'agite, remue, tente de se lever et d'échapper aux mères.

Ah ! Ils s'en prennent encore à mes jambes ! Dieu ! Le sang coule ! Regardez-les sortir leurs têtes maigres de chaque mur. Mes jambes ! Tous ces maudits coqs ! Mère ! Les vois-tu ?

LA MÈRE

Je ne vois que mon enfant tant aimé. Mais cesse de ramener des étrangers ici. Que vont penser les voisins ? Et qu'en dirait ton pauvre père ? Toutes ces larmes ! Toutes ces larmes que tu me fais verser. Je le disais à Victoire.

VERLAINE

Echappant aux mères, se levant, se coiffant de son haut de forme, canne à la main, vociférant.

Vieilles maquerelles ! Mes argents ! Mes argents ! Vous vous arrangez bien pour me prendre à la gorge. Et tous ceux-là qui ricanent la tête sous leur crête rouge. Ma canne !

LE CHŒUR DES MÈRES

Il va briser les meubles et la vaisselle. Il va encore s'en prendre à sa mère !

VICTOIRE

Déjà, par deux fois en juillet il a tenté de la tuer. De l'étrangler !

VERLAINE

Ces bêtes ! Elles sortent de dessous le lit ! Elles vont encore s'en prendre à moi. Heureusement qu'il me reste ma canne.

Aux mères :

Mais toi aussi tu en auras sur la tête ! Rends-moi tout ce que tu me dois. Ne me paie pas avec ton amour malade !

LE CHŒUR DES MÈRES

Elle qui l'aime tant ! Protégeons-la ! Il a tenté de l'étouffer. Il est revenu en larmes s'agenouiller et lui demander pardon. Un cœur de mère ! Un pauvre cœur de femme aimante qui ne vit que pour son fils !

VERLAINE

D'abord gesticulant puis, peu à peu, se calmant.

Silence ! Silence ! Vous ne saurez jamais à quoi, enfant, je pensais. Elle me tenait par la main. Elle m'emprisonnait avec son amour mais, moi, je voulais donner de l'affection aux autres ! Pourquoi m'a-t-elle porté si longtemps ? Est-ce pour cela que je suis si laid ? Je m'en moque bien d'être ton fils. Je ne vis pas une affaire d'amour inconséquente avec vous ! Qu'on me laisse enfin boire. Que personne ne s'avise de m'empêcher d'écrire ! C'est poète reconnu que je veux être ! Les mères, par milliers, ont tué les meilleurs d'entre nous. Femme ! Femme ! Je pleurais dans tes jupes ! Oserais-tu me suggérer d'encore le faire ? Mère ! La tête me tourne. Quelque chose me rend fou et je crois bien que c'est l'attente de l'amour. Dis-moi qu'il vient ! Dis-moi qu'il est en route avec ses pieds d'archange ! Je n'en peux plus de cette vie. Dormir !

Il tombe sur le tapis et s'endort.

LE CHŒUR DES MÈRES

Et un long gémissement.

Pietà !

Noir.

Scène 4

Jardin du Luxembourg en ce même été. Promeneurs et promeneuses. Beaucoup d'ironie, de légèreté, d'élégance. Verlaine, assis sur un banc de pierre, médite, balaie le sol avec sa canne. Pour la première fois apparaît chez lui ce qui peut s'apparenter à du bonheur.

LES PROMENEURS

Saluant les promeneuses.

Cassandre ! Attendre ! – Colombine ! Si mutine ! – Pulcinella ! Parfois !

LES PROMENEUSES

Répondant aux saluts.

Pierrot ! Mi, sol, do ! – Arlequin ! Boulingrins ! – Scaramouche ! Qu'on y touche !

VERLAINE

Ah ! Ce sera par une fin d'après-midi pleine de lumière jaune et de chants lointains. Un songe ! Une mélancolie discrète dans les vers que j'écrirai pour elle ! Quelque chose d'infiniment languissant chez les êtres et dans le paysage ! Pour protéger la rêverie ! Elle viendra. Elle sera là, avec sa démarche lente et recueillie de convalescente. Ses forces à peine revenues lui ont permis cette courte promenade dans le parc. Etoffe blanche. Grands yeux gris qui cernent l'horizon. Mathilde ! Ma bien aimée ! Qui viendra. Tenant mon destin entre ses doigts si fins. Et ma pensée la suit, complice de son long peignoir !

Après un silence et comme un long cri d'extase :

Ô, poésie !

Noir.

Scène 5

Dans l'une des pièces de l'appartement de Mathilde et Paul Verlaine, 2 rue du Cardinal-Lemoine à Paris. Intérieur petit-bourgeois. Tous les choristes sont assis sur le parquet ou sur des tapis. Verlaine est debout près de la fenêtre. Parviennent des échos des combats qui se livrent dans Paris à la chute de la Commune.

VERLAINE

Quelqu'un s'est mis en route. Quelqu'un avance sur mon chemin intime. Il va se passer quelque chose de grave. D'ailleurs je n'en puis plus de cette vie. L'ingrate ! La voici, grosse d'un enfant de moi, et sa chair m'est interdite. Cette lumière ! Ah ! Tout ce rouge sur Paris ! Moi aussi je brûle. Tout mon corps est en feu. La paix intérieure ! Mais ma femme ne me l'a pas apportée. J'attendais la délivrance et la voici, pleurant sur ses seize ans ! Cela mérite bien quelques coups ! Une salve ! La canonade !
Un temps.

Saura-t-il trouver son chemin jusqu'ici ?

Une femme se lève du cœur et prend place dans la pièce.

LA BONNE

Monsieur ! J'ai peur ! Tout ce rouge dans le ciel ! Et Madame sortie seule sur les Boulevards !

VERLAINE

Montre ! Montre-les au porc !

LA BONNE

Mais Madame est en danger...

VERLAINE

Montre, diable ! Verlaine, Paul, garde national au 160ème Bataillon de marche. Pour te servir et pour t'en mettre !

LA BONNE

Vous m'attendiez ?

VERLAINE

C'est un miracle que j'attendais ! Qu'elle fasse de moi un nouvel homme ! Il suffit qu'elles deviennent mères pour que. Sors-les ! J'étouffe !

La bonne arrache son chemisier et se tient, demi-nue, devant Verlaine qui la caresse de sa canne.

VERLAINE

Tout ce sang sur Paris ! Toutes ces blessures ! Il en faudrait bien quelques-unes ici ! Ah ! cette chair qui demande pardon mais s'offre au plus peureux des poètes. Enlève le reste ! Comme dans un bois !

LA BONNE

Riant.

Nue et nue, Monsieur !

Elle a jeté sa jupe. Verlaine tombe sur elle et ils chutent tous deux derrière le lit. On ne distingue pas les corps. Il rit, fornique et, soudain, sanglote.

Condamné à la laideur !

Dans un cri.

Mais qu'elle vienne, cette âme que j'attends !

Tous les choristes se lèvent et, de main en main, se passent les vêtements de la jeune bonne. Noir.

Scène 6

Fin d'après-midi dans l'appartement de la mère de Verlaine, rue Lécluse, à Paris. Portraits du mari, militaire. Fleurs séchées. Bric-à-brac mortuaire. Toutes les choristes sont assemblées autour d'un berceau. Il se dégage de la scène une sensation pénible d'amour maladif.

LA MÈRE DE VERLAINE

Un enfant si doux ! Je possède encore ici quelques-unes de ses mèches et j'ai conservé les ongles que je lui coupais. Toutes ces larmes versées pour lui ! Et le petit Georges qui dort depuis si longtemps. Le pauvre petit. Je n'aime pas le sommeil trop profond des enfants, on dirait que la mort cherche à les apprivoiser ! Vous m'écoutez ? Vous m'entendez, Mathilde ?

LE CHŒUR DES FEMMES

« L'heure du thé fumant et des livres fermés »

MATHILDE VERLAINE

Doux ! Tendre ! Affectueux et gai ! Il était ainsi !

Un temps

Hier soir, avec son briquet d'ivrogne, il a tenté de me brûler les cheveux ! Et l'autre qui riait, en tirant sur sa pipe !

LA MÈRE DE VERLAINE

Il est si jeune ! Un paysan ! Et mon grand fou qui ne voit que par lui !

MATHILDE VERLAINE

Mauvais génie ! Ivrogne aussi ! Le teint d'un cocher de fiacre !

LA MÈRE DE VERLAINE

Il pourrait être votre frère !

MATHILDE VERLAINE

Ô, je ne sais plus ! Et le petit Georges qui ne se réveille pas ! Plus jamais je ne serai sa bien aimée !

Noir.

Scène 7

Dans la grande plaine belge, de Walcourt à Charleroi, de Nivelles et Halle aux faubourgs de Bruxelles, long paysage morne avec, çà et là, isolés, fermes et cabarets. Immense sensation de solitude. L'errance de deux hommes. C'est l'aube (peut-être à peine quatre heures du matin), Verlaine fait face aux choristes hommes, tous vêtus d'une manière identique. Chacun et tous interprétant Rimbaud.

Rimbaud et Verlaine, les avant-bras protégés par des chiffons blancs « jouent » à se battre au couteau. A terre, des bouteilles vides.

RIMBAUD

Portant un coup à la cuisse gauche de Verlaine.

Han !

VERLAINE

Han !

RIMBAUD

Nouveau choriste portant un coup au bras gauche de Verlaine.

Han !

VERLAINE

Le bras en sang.

Han !

RIMBAUD

Autre choriste portant cette fois-ci un coup au bras droit.

Han !

VERLAINE

Qui laisse tomber son couteau, s'écroule sur les genoux, bras croisés, mains sur les épaules, alors que, lentement, tous les Rimbaud lui tourment le dos et crachent à terre.

Ô ce chemin de croix que je t'avais promis dépasse mes espérances. Tout devient rouge ! Tu as toujours aimé le sang, le feu, les blessures, ô les blessures, les blessures solaires !

Un temps

C'est comme si nous avions le ciel sous les pieds !

Il ramasse de la terre et la laisse glisser entre ses doigts.

Une terre sans fin ! On dirait du sable. Ah ! Paquebotter ! Wagonner ! Fuir ! Et se lever avant le monde !

Criant

Moi, je me plains de la pluie et le vent me fait peur ! Rimbe ! Pourquoi ne parles-tu pas ? Me quitteras-tu, toi aussi ? Chaque matin je vois ta chevelure avant d'apercevoir les nuages.

Un temps

Ses cheveux qu'elle tressait en riant ! Je l'ai perdue pour toi ! N'oublie rien de ce que j'ai su faire. Tigresque !

Un temps

Reviens ! Perce-moi le cœur ! Ah ! Je suis trop sensible !

Les choristes reviennent, l'un d'entre eux le prend dans ses bras, lui essuie le visage.

VERLAINE

Sans cœur ! Ta bouche sur mes yeux ! C'est que j'en redemande encore de ce voyage de noces-là !

Il se saisit de Rimbaud, le met à genoux, défait sa ceinture et commence à baisser leurs pantalons.

Je vais t'en foutre de ce couteau-là !

Noir.

Scène 8

Brusque retour à l'hôpital avec un décor semblable à celui de la « scène 1 ». Bichat. Salle Jarjavay. Lit 16. Verlaine est alité. Autour de lui : médecins, infirmières, religieuses, filles de salle et malades. La lumière blême pénètre par une immense fenêtre donnant sur un jardin. Il règne une agitation désordonnée autour du lit 16.

L'INTERNE

Présentant le malade.

Verlaine, Paul!

LES MÉDECINS

Découvrant Verlaine en train d'écrire.

Quoi! Il écrit! Ces lettres! Toute cette poésie! Que dit-il? Se plaint-il de nous?
Ah! La jambe, de nouveau, est enflée! Ankylose et ulcères! Mes sœurs! Mes
sœurs! On l'aurait vu pénétrer ici avec de l'absinthe!

LES RELIGIEUSES

C'est un grand chrétien!

LE FOU

Surgissant

Nous voici face à la fameuse vierge folle.

L'ENSEMBLE DU CHŒUR

Ah! Très bien! Très bien!

LE PROFESSEUR

Que l'on fasse venir jusqu'à moi son mari!

L'ENSEMBLE DU CHŒUR

Ah! Très bien! Qu'on le fasse venir. Oui!

LE FOU

Maquillé à outrance

Il s'agit d'une demoiselle Rimbaud, plus connue sous le nom d'époux infernal. Hi!

LES RELIGIEUSES

Un enfant! Tout juste un ami! La rime n'a rien à voir ici!

L'ENSEMBLE DU CHŒUR

Désignant Verlaine

Regardez-le! il veut parler! Il va parler!

VERLAINE

Mon petit! J'ai tiré sur le soleil! Par deux fois j'ai fait feu sur la poésie ardente.
Vous me poussiez. Vous m'entraîniez et je sais désormais que, déjà, vous saviez où
tout cela nous conduirait. Ah! Combien ai-je aimé votre jeunesse! J'étais sensible
à cette langue que vous vouliez créer. Vieux chien! Je n'ai pas su vous suivre! J'en-
tendais des musiques que vos oreilles méprisaient. Et puis j'aimais ma femme.
Trop! J'ai voulu me brûler la gueule, voulais-tu que je t'embrasse en crevant?
C'était un grand trou noir. Nous marchions le long d'un précipice. Ça! Il s'agis-
sait tout au plus d'un creux dans le mur de notre chambre de Bruxelles. Deux fois
j'ai fait feu. Ah! je suis indigne!

L'ENSEMBLE DU CHŒUR

Pourquoi tant de tristesse? Pourquoi ce ton douloureux?

LE FOU

Qu'on l'emprisonne! Qu'on le matriculise au fer rouge! Il chialait des vers comme
en pleurant!

L'ENSEMBLE DU CHŒUR + VERLAINE

Regardez! Déjà les portes de la prison se ferment sur le condamné!

Noir.

Scène 9

Un réfectoire dans la prison de Mons, en Belgique. Grande table de bois et bancs. Sur l'un des murs un immense crucifix noir. Sur l'autre, qui lui fait face, le drapeau belge noir, jaune et rouge, ainsi que le portrait du souverain : le roi Léopold II. Prêtres, gardes et cuisinier. En fait, l'ensemble du chœur « hommes ». Les prêtres portent des soutanes et le tricorne. Ils sont chaussés d'énormes brodequins.

L'AUMÔNIER JEAN-BAPTISTE DELOGNE

C'est certain...

LE VICAIRE GÉNÉRAL DU DIOCÈSE DE NAMUR

Nous venons...

LE CHANOINE LAMBIN

De gagner une belle âme !

LES TROIS PRÊTRES

Nous venons de gagner ! La gloire du baptême ! Son enfance chrétienne ! Une mère qui l'aime ! Tout cela a sauvé ce malheureux enfant de la colère !

LE GARDE

Il sent le bouc, dites donc !

Les trois prêtres se frottent les mains.

LES TROIS PRÊTRES

Il vient d'annoncer très officiellement sa conversion !

Riant et se congratulant.

Gagné ! Gagné ! Gagné !

UN AUTRE GARDE

Il trie le café comme pas un !

UN TROISIÈME GARDE

Aux pieds, les sabots ! La nature du lien qui l'unissait à la jeune victime n'est pas douteuse !

Effroi visible des trois prêtres.

LES TROIS GARDES

Gamelle d'étain ! Cuiller de fer ! Plus d'enfer !

LES TROIS PRÊTRES

De la purée d'orge aux haricots ! Ô folle cathédrale !

Ils se signent avec énergie.

LES TROIS GARDES ET L'ENSEMBLE DU CHŒUR

Pain de munition ! Eau à discrétion ! Tout est bon !

LES TROIS PRÊTRES

La gloire du baptême ! Son enfance chrétienne ! Une mère qui l'aime !

Ils commencent tous trois une danse frénétique et l'on aperçoit leurs chaussettes roses.

On a gagné ! On a gagné ! On a gagné !

Mais rupture totale de ton et d'ambiance. La lumière baisse. Gravement, les trois prêtres se décoiffent et tombent à genoux.

Verlaine Paul et Jésus, comment vous y prîtes-vous pour vous rencontrer et vous comprendre ?

Noir.

Scène 10

Une église à Rethel, petite ville ardennaise. Verlaine, en redingote, canne à la main, haut-de-forme posé devant lui, est debout dans la nef centrale où sont réparties des femmes en noir – la totalité du chœur féminin – qui prient et paraissent exprimer un sentiment de douleur extrême. La porte du parvis est demeurée ouverte et la pluie pénètre ainsi, par rafales, jusqu'à l'intérieur de l'église. De l'autre côté de la place, un café apparaît dans un éclairage cru. On perçoit des bruits de voix et des chansons.

VERLAINE

Je ne veux rien d'autre ! Tout est si calme ici, Seigneur, je suis indigne de Vous ! C'est à faire peur ! Je voudrais être dans une écurie et serrer l'encolure d'un cheval à m'en briser les bras ! Sa chaleur ! Ses yeux voilés qui ont su voir toute la détresse du monde. Je sors d'une longue nuit et je me suis mis à aimer les bienfaits déversés par l'église. Mais s'agit-il d'un bonheur mort ? Il faisait si doux dans ma cellule lorsque, Seigneur, Vous veniez me visiter. Mais j'ai peur que, comme un fleuve mauvais, la chair ne me reprenne ! Je suis indigne ! Et pourtant Vous m'avez enseigné la sagesse, ô langueur du corps humain, je connais trop bien tes postures !

CHŒUR DES FEMMES

Voici sa voix. C'est un bruit maussade et menteur.

Dans un chuchotement.

D'étranges bruits, sur lui, circulent en ville.

VERLAINE

Toutes ces vieilles femmes sorties d'un manuel de bonnes prières.

CHŒUR DES FEMMES

Toujours chuchoté.

Son fils rejeté ! Sa pauvre jeune femme qu'il n'a pas su aimer !

VERLAINE

Et toi, ma mère, témoin aveugle de tous mes vices ! Seigneur, Vous ai-je assez prié ? Ai-je suffisamment maudit la bête en moi ? Ah ! Vieilles femmes qui, jamais, n'avez retroussé vos jupes ! Ai-je assez piétiné mon malheureux orgueil de poète ?

Tombant à genoux.

Marie ! Je dis : Marie ! Mais c'est la face de l'autre qui me poursuit. Rimbaud, je t'ai cherché. Je t'ai retrouvé. Je t'ai dit : « Aimons-nous désormais en Jésus ! »

CHŒUR DES FEMMES

Il lui a ri au nez. Il l'a frappé. Ah, désirs de la chair, mourez donc, mourants que vous êtes !

Reprise du chuchotement.

Là, en face, de l'autre côté de la place, « Au père Martin » on dit qu'il s'est remis à boire !

VERLAINE

Seigneur, pourquoi m'avez-Vous choisi ? Je suis faible et mauvais. Mais la bonté chrétienne est immense !

CHŒUR DES FEMMES

Mais la bonté chrétienne est immense !

Chuchoté

Bitters, vermouths, vin blanc, ô bière flamande qui lui réveille ses démons !

Scene 10

Une église à Reims (Verlaine, en redingote, coiffe à la main, haut-de-forme posé devant lui, est debout dans la nef centrale - Femmes en noir, la totalité du chœur féminin.) I (1)

Flute 5/4
 Oboe 4
 Clar. 3/4
 Clar. bas 5/4
 Cello/bas 4
 Piccolo 5/4
 Clar. 4
 Clar. bas 4
 Fagot 4
 PAUL
 Violin I 4
 Violin II 4
 Viola 4
 Cello/bas 4
 Contrabass 4
 Flute 3/4
 Clar. 3/4
 Clar. bas 3/4
 Fagot 3/4
 Cor 3/4
 PAVL
 Violin I 3/4
 Violin II 3/4
 Viola 3/4
 Cello/bas 3/4
 Contrabass 3/4

Lyrics for PAUL: *Tristesse si calme - l'écrit, lili-voix*

Lyrics for PAVL: *Tristesse si calme - l'écrit, lili-voix*

La partition de Georges Bœuf est éditée aux Éditions C.Y., 26, rue Barbaroux, 13001 Marseille.

VERLAINE

Allons donc ! Allons donc ! Ah ! Ce pardon énorme que Vous m'accordez, Seigneur ! Mais je demeure l'enfant d'une mauvaise vie. Est-ce pour cela que j'ai tant écrit ?

Changeant de ton.

Il ne sera pas dit que la mort, elle-même, sera bénie !

CHŒUR DES FEMMES

Chuchoté

D'étranges bruits venant de l'institution Notre-Dame. Des faveurs accordées au jeune Lucien Létinois.

VERLAINE

Seigneur, que Votre volonté soit faite !

Noir.

Scène 11

Au lieu dit Malval, proche de Coulommès, dans la campagne ardennaise, la ferme achetée par Madame Veuve Auguste Verlaine où la vieille femme vit près de ses voisins belges, Dave. Dans la grande pièce centrale, la communauté du hameau – le chœur entier – est réunie. Paysans. Paysannes. Il va se passer quelque chose et, instinctivement, les femmes entourent et protègent la mère de Verlaine.

DES ENFANTS

Boum ! Boum ! Tu m'as frappé ! Je t'ai battue ! Boum ! Boum !

L'ENSEMBLE DES VILLAGEOIS

Chemineau ! Nomade ! Tresseur de paniers ! Vagabond de la petite route !

VERLAINE

On entend sa voix à l'extérieur.

Odilon ! Antoine ! Mes amants ! Mes amants !

DES ENFANTS

Boum ! Boum ! Le défilé des garnements !

En riant, ils lancent des projectiles divers sur les portraits du père de Verlaine en officier.

Puis ce sera enfin la guerre !

Violents coups de pieds dans la porte d'entrée.

VERLAINE

Toujours à l'extérieur.

Silence ! Silence ! Ah ! Mon heureux cul perforé ! Vieille ! Ouvre à ton fils ! Ouvre à ton enfant qui ne cherche qu'à rentrer chez lui !

LA MÈRE DE VERLAINE

Comme dans un rêve.

Je ne savais que faire ! Il a été longtemps si doux, Monsieur le procureur. Le voici : poing coupé, nu-pieds. Fils gentil à l'extrême !

VERLAINE

Enfonçant la porte, pénétrant, ivre, dans la salle.

Ô Maman, ce chemin ! Devrais-je dire : ce calvaire ? J'ai soif. Tout cela brûle. Et mon argent volé par toi qui demeure entassé. Où cela ? Réponds !

L'ENSEMBLE DES VILLAGEOIS

Ô Maman, ce chemin ! Faut-il dire : ce calvaire ?

VERLAINE

De plus en plus menaçant.

Vieille ! L'argent que tu me dois ! L'argent promis !

Commençant à saisir sa mère aux épaules.

Mes argents ! Mes argents pour l'heure verte ! Ô vieille si tranquille ! Donne à ton chaste fils !

L'ENSEMBLE DES VILLAGEOIS

Douleur !

VERLAINE

Mes états flamboyants !

Il tire un couteau de sa poche, titube, laisse tomber l'arme, serre sa mère à la gorge.

Je me tue ! Je te tue !

LE FERMIER DAVE

Infâme !

Il se rue sur Verlaine, le maîtrise, le pousse jusqu'à la porte et le jette dehors. Tous les hommes forment une sorte de rempart sur le seuil.

LA MÈRE DE VERLAINE

Il aura trop bu ! Il s'est échauffé ! Croyez-moi : il a été beau Voué au bleu et au blanc ! N'avait-il pas le regard noir d'un roi ? Qu'en ai-je fait ? Que lui veulent ces hommes toujours autour de lui ? Je vendrai tout ! Il pourra s'acheter des livres !

Elle pleure doucement.

DES ENFANTS

Des livres et des canons ! Des couteaux ! Boum ! Boum ! Tout ce qui déchire et mutilé !

L'ENSEMBLE DES VILLAGEOIS

Entourant Madame Verlaine.

Ô ! Visage tragique de la dolorite !

Noir.

Scène 12

Une chambre sordide au premier étage de « L'Hôtel du Midi » dans la cour Saint-François, cul-de-sac situé dans le quartier de la Bastille. Les voûtes du chemin de fer de Vincennes donnent directement sur la fenêtre. On entend les sifflets des locomotives ainsi que les échos provenant de la salle commune. Madame Verlaine est alitée, mourante. Des voisines, filles en carte et ouvrières, l'entourent. Au mur, le portrait abîmé du mari.

LA MÈRE DE VERLAINE

Toute cette fumée ! On dirait que le ciel tout entier pénètre dans la pièce pour m'empêcher de respirer. Tous ces cris et ces chants et toutes ces insultes !

On lui essuie le visage et les mains.

Quelle solitude pour un cœur de mère ! Savoir son fils malade en dessous de soi et s'abandonner malgré tout à la mort.

CHŒUR DES FEMMES

Jusqu'à sa fin si proche elle souffrira pour lui. Il s'agit d'un amour malade !

LA MÈRE DE VERLAINE

Rêves brisés. Il ne demeure rien ! Il souffre ! Ses jambes ne sont qu'une plaie ! Je suis si fatiguée. J'ai tant marché ! Mais il a dû m'aimer à sa manière. Ah ! Cette sue ! Mon oreiller ! Non ! Il faut être plus forte ! Tout petit, déjà, il m'inquiétait par la violence de ses colères. C'est cela ! Son père a été trop faible. Mais comment aurions-nous pu ne pas l'aimer ?

Elle est prise d'une quinte de toux. Les femmes du chœur s'affairent autour d'elle.

LES FILLES EN CARTE

Tant qu'il paiera, il sera notre bébé joufflu, la mère !

LA MÈRE DE VERLAINE

Comme tout est léger désormais. Il me semble avoir vu du lys. Paul ! Comme tout se déroule selon ce qui était écrit. Je !

Soupirs.

CHŒUR DES FEMMES

Le médecin ne viendra pas, ce n'est plus nécessaire. Le fils ! Il verra passer le cercueil devant sa fenêtre !

Elles remontent le drap sur le visage de la morte.

LES FILLES EN CARTE

Et l'argent ! Il faudra le faire payer avant la petite toilette !

Noir.

Scène 13

Tôt le matin dans l'une des salles du « Café Procope ». Assis sur son siège de molesquine rouge, dos appuyé à une immense glace, Verlaine écrit, un petit encrier posé devant lui. Il fait face à un porte-manteau. Quelques garçons s'affairent et parlent entre eux. On devine que Verlaine est au centre des conversations.

VERLAINE

S'adressant aux garçons.

Quelqu'un vient-il de crier ? J'avais cru entendre quelque chose sortir d'une gorge. Ou y entrer. C'est un long cri plaintif de pauvre. Le bruit que fait un corps fiévreux qui se débat sous des draps douteux. Un cri noir ! C'est la couleur qui, toute ma vie, sachez-le bien, m'a accompagné. Un cri ! Ah ! C'est de la vie intérieure que je vous parle ! Pourquoi ne pas nommer cela l'âme ? C'est tout ce qu'il me reste : une âme et de quoi me saouler, rêver, m'endormir, peut-être même partir vers de lointaines Hollande !

Relisant ce qu'il vient d'écrire.

On en mourrait pour moins ! Douleur ! Douleur d'être cet homme trop vrai !

Il regarde autour de lui.

Seul ! Seul et méchant. Seul et maussade. Mais ce cri, qui l'aurait entendu parmi vous si je n'avais rien dit ? A moins qu'il soit installé dans ma tête !

Il fait signe à l'un des garçons.

CHŒUR DES GARÇONS

Verlaine Paul. Homme de lettres. Alcoolique!

VERLAINE

Pour vous servir! Et diabétique! Syphilitique!

CHŒUR DES GARÇONS

Cirrhose du foie! Le nécessaire à toute vie : pas trop de pain!

VERLAINE

Du vin!

Sans un mot le garçon dépose devant lui un verre d'absinthe.

VERLAINE

Du sang!

Il prépare sa boisson

De bien amères larmes!

Il boit.

Ô, Seigneur, je ne donne plus rien à la vie qui, d'ailleurs m'a tout pris. Dormir entre vos bras et poser mon front lourd sur la poitrine de Marie! Ô, Seigneur, vous n'avez plus rien à me prendre! Ma mère! Rimbaud! Je vous ai tout donné sans rien exiger en échange. Il me reste cette envie de mourir : laissez-la moi encore un peu! Laissez cette part de soi au vieil homme obscène! Laid à s'en crever! Laid dans chacun de ces miroirs et le regard des femmes! Seigneur, vous m'avez donné la tristesse et la grâce de pouvoir écrire sur elle. Je ne donne plus rien aux pauvres depuis longtemps. Je ne donne que ma poésie et je vois dans leurs yeux qu'ils savent combien je suis pauvre moi-même!

Il boit encore.

Noir.

Scène 14

Une soirée de décembre dans la salle Jarjavay de l'hôpital Bichat. Verlaine occupe le lit 16. Les malades portent tous un bonnet de nuit blanc ainsi qu'une robe de chambre bleue. Sœurs, infirmières, surveillantes et garçons de salle.

LA SURVEILLANTE

Passant l'inspection du coucher.

Verlaine Paul?

VERLAINE

Alité

Présent, couché!

LA SURVEILLANTE

Riche, jeune, vieux, pauvre! Ici tout le monde obéit!

Avec agressivité

Vous croiriez-vous immortel?

CHŒUR DES MALADES

Enfants! Criminels aux ongles de vampire! Chacun y passe! Ah! Ah! Chacun – c'est le lot – trépassé!

LA SURVEILLANTE

Ne l'oubliez pas! Si vous fautez, Dieu saura vous frapper sans pardon!

CHŒUR DES MALADES

Dieu nous frappera sans pardon !

VERLAINE

Se levant, pathétique.

Moi, je vous demande pardon de vivre !

Il se met à sangloter.

LE FOU

Mort foudroyé « l'époux infernal ».

Désignant Verlaine

Monsieur est veuf ! Hi ! Il lui reste les femmes !

CHŒUR DES MALADES

On les connaît ! Elles furent vierges, autrefois !

Rire général.

LA SURVEILLANTE

Pas d'esclandre ! Et que chacun se mette à tousser !

Ironique

Prince des Poètes ! Devra-t-on vous appeler : Excellence ?

VERLAINE

Mes rêves, eux-mêmes, me font peur !

Toutes les infirmières et les filles de salle se mettent à genoux, entourant la Surveillante demeurée debout.

Bientôt ! Bientôt ! Quelques larmes d'amour pour ceux qui ne seront plus !

ENSEMBLE DU CHŒUR

Déjà son âme cherche à s'enfuir. Déjà ! Déjà !

VERLAINE

J'allais, désappointé, parmi les hommes. Jamais je n'eus compagne plus fidèle que la mort !

S'adressant à la Surveillante.

Pardonnez-moi Madame ! Trop longtemps j'ai marché bras ballants. Mais ce paquet de chair pourrie, que vais-je en faire ? A qui le confier, dites ? Ah ! La solitude de ceux qui se sont en allés. Ô, le grand désespoir blanc du petit jour sans prière. Mort ! Je veux être ta proie délicieuse !

LA SURVEILLANTE

Recouchez-vous ! Vous feriez rire un agonisant, Monsieur des belles lettres !

ENSEMBLE DU CHŒUR

Qu'il retourne cuver ses alcools chez ses vieilles femmes lubriques. Qu'il y retourne dès demain !

VERLAINE

« Ô, mort que nous aimons » !

Noir.

Scène 15

Des écoliers dans une cour de récréation. Quelques arbres. Les enfants jouent, étrangement muets. L'un d'eux dessine par terre à la craie et, au milieu de ses camarades, récite :

« Un grand sommeil noir
Tombe sur ma vie :
Dormez, tout espoir,
Dormez, toute envie !

Je ne vois plus rien,
Je perds la mémoire
Du mal et du bien...
Ô la triste histoire !

Je suis un berceau
Qu'une main balance
Au creux d'un caveau :
Silence, silence ! »

Le noir, lentement, se fait durant la récitation.